

Julien Gracq



164
Je n'y pense jamais. Je suis cherché par
un grand de... par... de... de... de...
Tous les... de... de... de... de...
que... de... de... de... de...
5+ Valery... de... de... de... de...
quand... de... de... de... de...
le... de... de... de... de...
les... de... de... de... de...
que... de... de... de... de...
sa... de... de... de... de...
Cress... de... de... de... de...
du... de... de... de... de...
toutes... de... de... de... de...
est... de... de... de... de...
me... de... de... de... de...
à... de... de... de... de...
les... de... de... de... de...
ses... de... de... de... de...
sage... de... de... de... de...
del... de... de... de... de...

l'œil géographique

le Ceteris mis a' part, c'est
de la seule région de la Normandie qui ne
chance : j'arrive d'intimité de ses routes pe
tites et tortueuses entre les fossés des bé
ties dont les racines roussies créent le ta
luis, ses pelouses jusqu'à la lèvre des fa
laises rasées comme des links de golf, les
cresses et close vallées de la Saie, l'allée
d'arbres à la fois campète et si noble des
marais de l'Argo, le jungle fraîche qui tra
verse le coteau de Vastival. Sa mère a
le... de... de... de... de...
est... de... de... de... de...
que... de... de... de... de...
s'agit... de... de... de... de...
Style... de... de... de... de...
Or... de... de... de... de...
feuilles... de... de... de... de...
temps... de... de... de... de...
billes... de... de... de... de...
tent... de... de... de... de...
cor... de... de... de... de...
de... de... de... de... de...
brille... de... de... de... de...

« Les écrivains qui, dans la description, sont myopes, et ceux qui sont presbytes. Ceux-là chez qui même les menus objets du premier plan viennent avec une netteté parfois miraculeuse, pour lesquels rien ne se perd de la nacre d'un coquillage, du grain d'une étoffe, mais tout lointain est absent – et ceux qui ne savent saisir que les grands mouvements d'un paysage, déchiffrer que la face de la terre quand elle se dénude. Parmi les premiers : Huysmans, Breton, Proust, Colette. Parmi les seconds : Chateaubriand, Tolstoï, Claudel. Rares sont les écrivains qui témoignent, la plume à la main, d'une vue tout à fait normale. »

Julien Gracq, *Lettrines*¹



l'œil géographique

Soixante-dix ans après le refus du Prix Goncourt qui a fait de lui cet écrivain à la fois si secret et si reconnu dans le monde entier, la Maison Julien Gracq, la Bibliothèque nationale de France, la Ville de Caen, la Ville et l'Université d'Angers, ont souhaité rendre hommage au grand écrivain français en dévoilant une part de son travail restée longtemps en marge de son œuvre littéraire et géographique. Il s'agit d'une sélection inédite d'une cinquantaine de photographies parmi les centaines de clichés pris par Julien Gracq lui-même à l'aide d'un appareil Zeiss Ikon Contessa. Ces diapositives numérisées et aujourd'hui conservées à la Bibliothèque Universitaire d'Angers ou dans des fonds privés constituent un ensemble exceptionnel qui reflète la curiosité de cet arpenteur du grand chemin et nous donne à voir des paysages d'Europe et d'Amérique très divers – de la Normandie au Wisconsin, de la Castille au Latium, en passant par l'Anjou et le Massif Central.

Julien Gracq le disait dans un entretien avec Jean-Louis Tissier, c'est *la face de la terre* qui l'intéresse. Au gré de ses traversées de la France, de l'Europe et de l'Amérique, l'auteur photographie des falaises de craie, des collines plantées de vigne, des canaux et des futaies, des forteresses et des citadelles, des fleuves, des lacs, des rivages, des cluses, des combes et des lignes de crête. À scruter ces photographies, on croit parfois retrouver, dans un lieu tout à fait inattendu, un château d'Argol, un rivage des Syrtes, ou un balcon en forêt. C'est dire à quel point les paysages fictifs de Gracq habitent désormais notre imaginaire géographique et devancent notre rapport à l'espace. Mais il est un motif qui revient souvent : celui de la route qui se déploie devant l'œil du géographe, car chacune de ces photographies, chacun de ces panoramas, comme il le disait lui-même, est « une projection d'un avenir dans l'espace (...), une sorte de chemin de la vie ».

C'est toujours en géographe et en écrivain que Gracq photographie le paysage : il y lit les strates géologiques que le grain de la pellicule vient saisir et rehausser de leur ombre mais il y lit aussi l'horizon de l'œuvre à écrire et qui se déroule devant lui. Ce sont ces carnets photographiques du grand chemin de Gracq que nous vous invitons à découvrir. Grâce au soutien de la Bibliothèque nationale de France, nous avons choisi de les accompagner de fac-similés de pages manuscrites qui viennent légèrer l'image. En écho à ces images légendées, nous avons proposé à des auteurs familiers de l'œuvre de Gracq de commenter tel ou tel aspect de cette sélection inédite et de nous faire part de leur enthousiasme à voir enfin révélée cette part jusque-là inconnue de l'œuvre gracquienne. Poursuivre ainsi les échos que l'œuvre de Julien Gracq suscite dans la littérature contemporaine et les sciences humaines, c'est pour nous la meilleure manière d'honorer son testament et de remplir notre mission d'utilité sociale : faire vivre les littératures, les arts et les savoirs.

Emmanuel Ruben,
Directeur artistique et littéraire de la Maison Julien Gracq de 2017 à 2021,
Novembre 2021.



¹ *Œuvres complètes*, éd. B. Boie et Cl. Douguin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989-1995, t. II, p. 160-161.

au plus variées et y ont passés
brille que pour le parolleur.



New York

À u début de juillet 1970 Julien Gracq commence sa retraite de professeur par un séjour de deux mois aux États-Unis. Invité par le département d'études de littérature française de l'université de Madison (Wisconsin), il fait cours sur le roman en France depuis 1945 et anime un séminaire sur André Breton.

Hors du campus, les paysages, les sites, l'american way of life, rurale et urbaine, mobilisent l'attention du visiteur-géographe. Cette expérience américaine suscite l'écriture et la pratique de la photographie. L'expérience américaine était portée, pour un géographe de sa génération, par un horizon d'attente composé à partir de lectures savantes, d'images classiques voire de stéréotypes. Sa découverte a débuté par le hublot du jet au-dessus du Labrador : « Les Barren grounds du Labrador ; à peine une terre : un incroyable déchiquetage de lacs arborisés, étoilés, foliolés. On sent la direction du charroi lourd des glaces... ».

Dans *Lettrines 2*, sous le titre « Amérique », des fragments témoignent de ce voyage où il a traversé, en voiture et en train, du Haut-Mississippi à New-York, le nord-est des États-Unis. Ces textes ont été partielle-

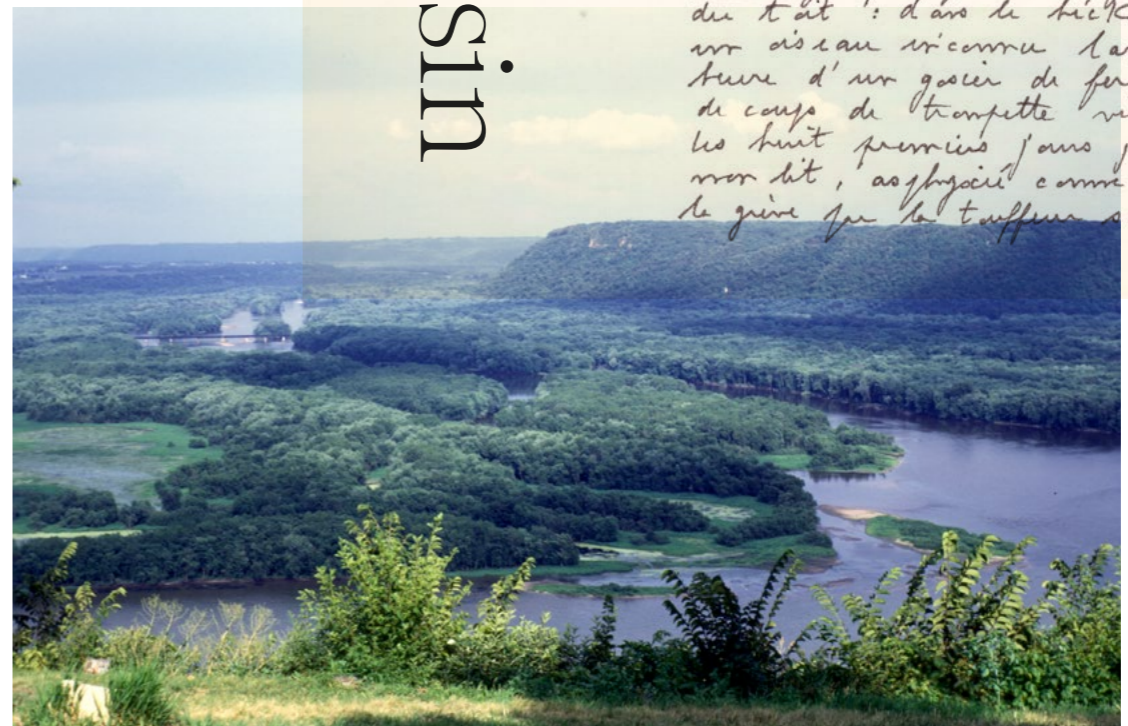
ment repris des lettres et des cartes postales adressées à Saint-Florent – par celui qui signe alors Louis Poirier – à sa mère et à sa sœur. Cette correspondance intime a formé une sorte de carnet de voyage, à la source de l'écriture littéraire.

Le voyage aux États-Unis est un genre ancien. Gracq, grand lecteur de Chateaubriand, évoque son Meschacebé. Le genre a été renouvelé à plusieurs reprises par Paul Morand et par Georges Duhamel. Enfin les États-Unis ont été aussi l'exil-refuge de son ami André Breton pendant la guerre (« Par-dessus tout j'ai commencé à m'initier au mystère des papillons d'Amérique. Quelle splendeur et quelle énigme que le papillon-lune », 1941). La dernière séquence est celle de l'après-guerre avec Sartre, Beauvoir, Butor, etc... Le regard exercé par le géographe sur la nature et l'espace habité est sensiblement décalé par rapport à celui de ses pairs écrivains. Les faits géographiques constatés sont comparés à leurs correspondants français en termes d'échelles, de formes, de fonctions.

Jean-Louis Tissier,
Voyage en Amérique (extrait).



Wisconsin



Madison. Gilman Street : ses ormes ^(148A)
s'élèvent de ses façades par la "maladie hollandaise"
d'air" que j'aurais abattu l'un après l'autre : et un
autre : et un autre avait une blessure dans la
tête par une overdozante de la ville. Long
don Street, la rue grecque, que j'aurais
de nature, que me rendre au c'ampes, ses
fraternités, ses sororités, ces rues, qui s'
appelaient ΔΚΦ - ΠΡΘ. Frances Street :
les banques arrivées sur le lac au bout
de la rue State Street sans arbres, redou-
table sous le soleil, à l'heure de midi,
son patriarche régit l'avenue de caveaux,
qui semblait sortir de la case de l'Orléans
Tour, la boutique odorante et sophisti-
quée de Lou Tobacco où j'achetais des
gauloises : à chaque coin de rue il me
semblait retrouver les ~~types~~ figures locales
de Wrightsville, capitale des horrors poli-
cés d'Ellery Queen. La deux montée sous
les arbres et dans les gazons vers Bascom
Hall, pour gâté des études d'arts sous le
soleil de l'été. L'Union d'allée,
l'ambrosie de marbre, son lustre orné.
Mifflin Street et son ghetto étudiant,
ses maisons de bois noircies sous les ar-
bres, avec parfois un drapeau rouge, un
drapeau noir jusqu'à un balcon, et l'of-
ficette glacée sur les traces des ormes :
Liberate Mifflin. La gare de Madison,
ses rails ^(148A) sortis d'ars l'ube, son hall
vide, sa ^(148A) direction. La terrasse de l'U-
nion au bord du lac ; un petit Eden bleu
et vert sous le vol alar qui des frisbees.
L'appartement de La Ke Shoe : les bars au
vent sur le lac, sans rideaux et sans
persiennes. Le soleil levé derrière le lac
me réveillait de bonne heure, avec le vol des
starlings qui passaient par cent arrivés au ras
du toit : dans le Hickory tout proche,
un oiseau inconnu lançait de bonne
heure d'un gosier de fer une d'organe
de coupe de trompette vibrante, vibrante.
Les huit premiers jours j'y dormis sur
mon lit, assis comme un poisson sur
le grès par la tuffe sauvage du Middle

Piriac- sur-Mer



Plage de la côte atlantique

France

Géographe, Julien Gracq ? Indiscutablement. Et photographe ? Plus occasionnellement, pour un *arrêt sur image*, le temps d'une pause dans la marche, en ami fusionnel de la pleine nature – « à marcher ainsi seul sur les routes, une imprégnation se fait du pays traversé – mieux même que de ses bruits et de ses odeurs : de sa respiration, de sa sonorité – qu'aucun autre mode de locomotion ne permet » – mais, piéton de Nantes et de Paris, sans dédaigner la ville. Rien chez lui du « *touriste à kodak* » associant le folklore local à l'agrégat humain, qu'il moque gentiment en Bretagne comme à Venise. À d'autres, les voyages organisés, les itinéraires planifiés. Tout à l'opposé de *l'homme pressé* de Paul Morand et, sans être excessivement casanier, nullement *globe-trotter* à la Jules Verne, il prend son temps : le temps du regard, celui qu'il faut pour que le monde nous parle. Gracq littéralement faisant alors son miel : « *On emporte avec soi comme un pollen* ». Plus que photographe, il est peintre, un peintre à la palette exceptionnellement vive et colorée - *soleil jaune, terre noire, montagnes bleues, lumière couleur de prune, route rose* - et on ne s'étonne pas de le voir citer Gauguin et Van Gogh, mais peintre avec les mots. Car ni la photo ni la peinture ne sauraient rivaliser avec cette puissance évocatrice des mots qui fait de lui ce paysagiste hors pair que saluait Michel Tournier :

« *pelage du loup* » des Ardennes, « *tonsures sacramentelles* » de l'Aubrac qu'il voit « *comme une mer sur la lune* ». De toutes ces impressions et bonheurs d'expression – « *Nous marchons ainsi que sur la mer vers le phare de lave noir par la terre nue comme une jument.* » – les *marines* de Sion offrent aussi une belle illustration : le temps qu'il fait, l'heure qu'il est, jour qui tombe, plage qui se vide, saison qui s'achève : la scène s'est – enfin ! – délivrée de toute présence humaine pour redonner toute sa place au spectacle grandiose de la nature. En marchant en écrivant, sur les routes comme dans ses cahiers, c'est en poète – *plante humaine et Terre habitable réaccordées* – qu'il nous livre en partage tout ce qu'il a vu, de tous ses yeux vu, prenant à la lettre sa propre définition : « *La poésie, négation de tout vouloir-écrire défini et prémédité* ».

Jacques Boislève,
Arrêts sur images
Julien Gracq à travers la France (extrait).





Saint-Florent-le-Vieil

330
+

Paysage

*

Il y a une illusion ~~excessivement~~ du souvenir qui, à la manière de l'héraldique, rattache parfois ~~excessivement~~ à cet avis laisse visités rapidement, ou traversés au fil de la route, deux ou trois attitudes stylisées qui les représentent à suffire, comme font un à un les points de vue au plus icartèle sur la porte d'une ville.

~~Breque / L'observance / ou, au passage / dans l'air au bord du lac Léonard : la paisante à deux / de vase qui montent sur balcon de l'eau / point art parfaitement traversante comme un concert / tri de l'odeur de la Loi d'ité - le choc sans deux / ces, en attente des, des riches raquettes contre les bé / nés en de blocs de la beige - le répitement de bouteille / de L'eyde, à chaque mole d'escalade ~~des petites raquettes~~ / les lanches itérielles j'arrives j'allorent les ~~portiques~~ / de la côte dans la brume d'orage opposée sur la / lac. Nantua : l'ombre de balade falaise qui semble / en deuil la gare l'éthérique et l'herbe de sa pla / cette à l'heure du déjeuner. Anallor, le sombre ra / voir de feuille au cœur d'un faubourg de la ville, / comme une portante avancée du ll'ardan - la belle / nature cossue des moulons de l'Hôtel de la Poste - / le passage en chère d'une église en contrebasse qui / plonge sous l'antel, comme celui de Verlay et est proche / de morte. Langres, longtemps avant d'y arriver, les / deux tours carrés de sa cathédrale française de face / au de profil d'un horizon à l'autre du plateau com / me les clochers de l'antiville - la gare - j'oubli du feu / ni quel avis ~~ou~~ d'un radar du rempart vestigial.~~

S'arrêter si ce n'est dans le souvenir tout autre en / blime que la parfaite vue par manique qu'on en a / regard on s'il s'agit par la route de Henrichemont : / voir que le cône de la route collée de rigueur, qui / charge ^{de terre} ~~ter~~ de couleur sur sa pointe, et porte / les ~~st~~ ^{de terre} ~~st~~ de la ville, ~~parcille~~ ~~aux~~ ~~parcille~~ aux / rassis artés à ailles de l'aspèze, comme un bourgeois / territorial.



Venise

Les canaux sont étroits mais creusés d'un reflet. Les maisons ont leurs doubles à la frange brune du canal. L'immobilité semble précéder les images — la ville déjà figée avant le déclencheur.

Une constante les traverse : l'impression que le photographe ordonne très peu ses prises, intervient le moins possible, cherche à disparaître.

La plupart des images de Julien Gracq pourraient avoir été prises n'importe où, presque n'importe quand. Une route espagnole prend des airs de *highway* américaine. Un cimetière alpin ressemble à un décor de western. Toutes, elles semblent baignées par la même lumière, frottées aux mêmes couleurs légèrement passées, parfois étrangement crues, surexposées. Il ne s'intéresse pas aux singularités exotiques, aux détails pittoresques de chaque pays, chaque ville — surtout si, comme Venise, elles sont déjà des mythes. Il capture des espaces inter-

médiaires, des fragments de lieux composites. Il fabrique du commun, du continu. Son œil de photographe se détourne de la précision qui est la sienne dans l'écriture pour jeter sur les choses un voile de lumière blanche, les laisser déborder d'un cadre peu défini, comme s'il hésitait à prélever du réel un fragment net, pour laisser chaque image infléchir la suivante.

.../...

Venise n'est pas, comme Rome, une machine à remonter le temps, mais plutôt une machine à l'effacer, écrit Gracq. Et cette phrase, et cette ville, viennent singulièrement rencontrer sa pratique de l'image. Toute sa photographie, comme Venise, est à la fois une île et un navire — microcosme qui glisse et attrape les scories, les souvenirs, forteresse voyageuse, sensible comme une rétine.

Hélène Gaudy,
Forteresses voyageuses
Julien Gracq en Italie (extraits).



40
Le matin on va à la
cassa... le soir, acheter des calmars
au marché de Rialto, ou manger d'ars,
un bain populaire dans l'attere - le soir,
surant du centre pour aller à la
calli
qui sont dans Grand Canal vers notre
quartier de Dorsoduro... nous interdions
et ont écrit...
Dorsoduro...
long des feri-
es... la respi-
Venezie où le
est à faire le
trent, lieu de
ci... non
des calmars
pour c'
plus
ville
qui
tous
venue



Rome

et l'attache à l'arche, l'oll ar daise : sur
pas, sur les dalles, un seau qui or rem-
plit, une persienne retombée, une con-
versation qui monte derrière un par-
de mur prenant sur le bord de
silence une résonance et une signi-
fication de théâtre. Et j'aurais le so-
leil se fut aussi frais et aussi jau-
re, aussi ardent et aussi jensei que
ce septembre - le sur les Zattere, par
où nous premiers, presque toujours en-
sartant de la maison, et qui sort bien
pour moi le quai le plus tertant qui
soit au monde. C'est aussi qu'il
faut habiter cette ville naïve et mer-
veilleuse : quel charme le soir d'y
rentrer vers à l'hôtel, mais à la maison!

Italie

Aubrac

199
Riante, avérée solitude de du plateau de Mil
braches ; nuissances claires et jasses, pentes
de bruyères noires, bois essouffés, petites rou-
tes qui ne sortent que des sentiers asphaltés et
ni ardue au milieu du jour à l'heure sauva-
ge. Ni hommes, ni maisons, ni champs, ni
bétail, rien que le brouillard léger de l'eau
sur les pentes, un air, remue, un horizon
proche mais toujours aéré — sur haut pays
d'ja, émergent au-dessus de la zone culti-
vée aussi nettement qu'une île de la mer,
mais sans âpreté, sans mélancolie aucune,
tout entier, une vraie et réclusion aimable
dans la ~~plaine~~ du soleil ~~propre~~ et dans la ten-
tation de l'eau. La pose de l'Eden, cela
que fois qu'elle se laisse pressentir, est
liée pour moi terracement à cette impression
d'élégance modeste et argentine ; et c'est
l'art à travers de tels paysages, et cette leçon
vécue, on dirait qu'il est dix heures du matin

Montagnes



Alpes





Paysages



pyrénéens

O n est en moyenne montagne, accessible donc et pas menaçante, sauf sur quelques clichés. Les photos montrent à chaque fois une série de plans qui rapprochent ou au contraire éloignent les montagnes du spectateur. Car la montagne ne constitue pas un milieu homogène : à chaque fois, les impressions diffèrent ; parfois captives des traces humaines ; parfois avec l'éloignement et l'austérité du paysage s'avèrent mobilisées par l'idée même de montagne avec sa charge de rudesse mais aussi d'accueil quand disparaît en tant que tel le sommet, souvent pierreux, toujours lointain.

Vue sur la chaîne des Pyrénées

Dans le fond, dentelées, des montagnes bleues vous attirent. Tortueuse, une route, un chemin plutôt, semble vous y conduire. Carnet du *petit chemin*. Envie de l'emprunter. Une profondeur de champ avec ses trois échelles : toute proche, à distance, et lointaine. Au premier plan, une maison, une cabane plutôt, comme une sentinelle de cette vallée, modeste mais très présente à gauche de la photo. Cette maison dont le toit conserve des restes de neige est comme une ultime étape vers un là-haut, vers un plus loin.



Paysage pyrénéen

Presque tragique, une vallée qui se resserre. Hostile à cause des falaises, celles-ci barrant la vue, obsédantes. Quelques traces humaines néanmoins : un poteau télégraphique, un fort, seules traces humaines dans ce paysage aride, voire ennemi, il semble résister voire s'opposer à toute pénétration. Et toujours, qui semble nous attendre, des montagnes boisées, bleu-vert, à la morphologie douce. Ces lointains, souvent incertains, Gracq les aurait aimés.

.../...

Château de Puilaurens

Tours fantomatiques sur fond de ciel bleu, qui ne va pas avec la rudesse des lieux !

Elles scandent une muraille calcaire, l'ensemble intrigue, voire fait peur, ou à l'inverse peut faire rêver. On verrait bien cette ancienne citadelle occupée par d'anciens soldats en garnison comme dans le *Le Rivage des Syrtes* ou plutôt *Le Désert des Tartares* car il n'y a ni rivage, ni mer ! Au premier plan une pente plantée de quelques arbres, qui introduit à la falaise, donnant malgré tout envie d'accéder à cette citadelle.

Martin de la Soudière,
Les montagnes de Julien Gracq (extraits).

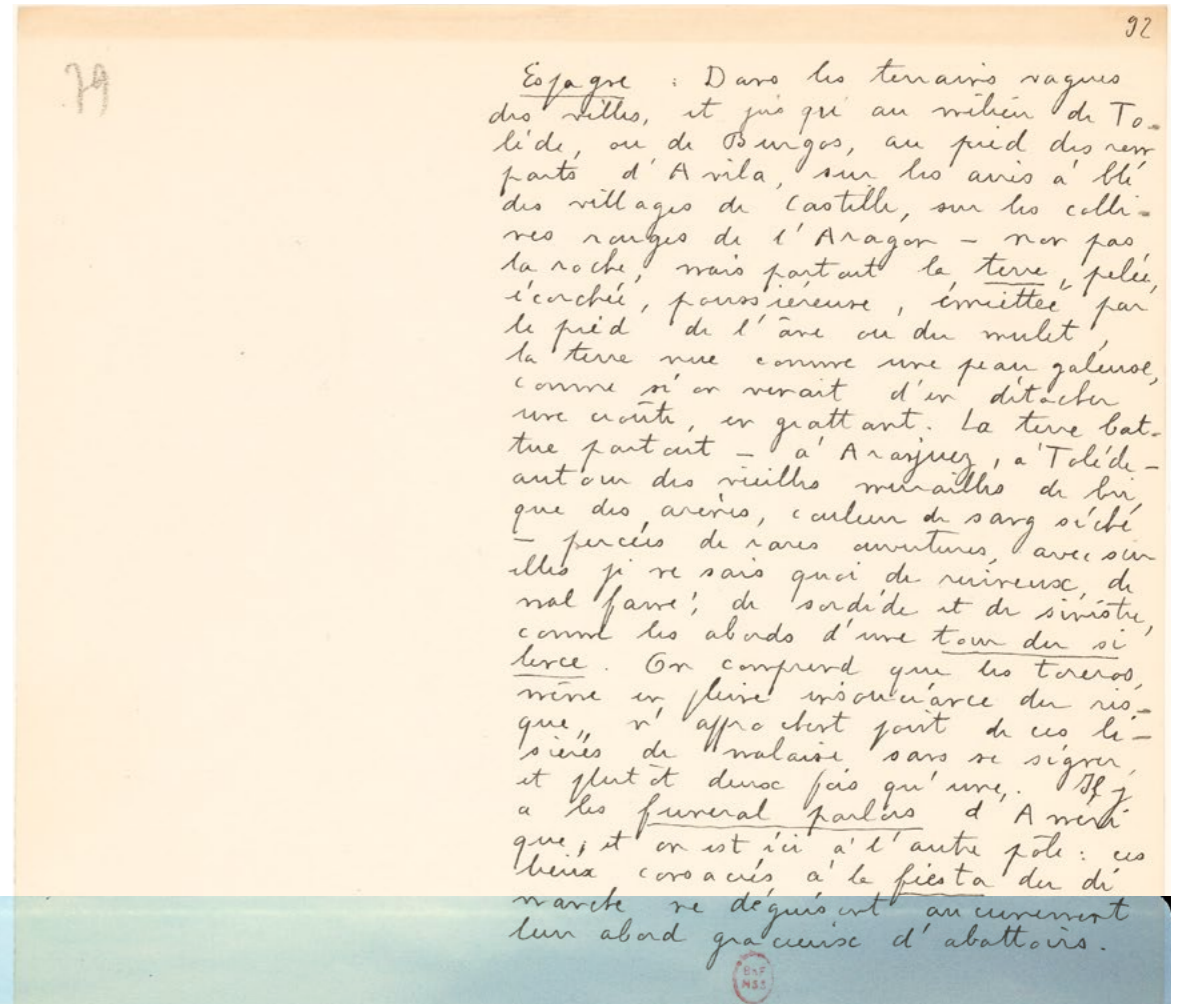




Muraille
d'Avila

1960-1976

Portugal/
Espagne



Tolède

Ségovie

L'invitation d'Emmanuel Ruben à collaborer à cette exposition consacrée aux photographies prises par Julien Gracq entre 1960 et 1976 en Espagne et au Portugal me ravit à plus d'un titre. En quelque sorte, je ressens dans l'œuvre de Gracq une forme de lien avec l'une des dimensions de la photographie qui m'intéresse le plus : le temps.

Gracq s'est consacré à la contemplation, la contemplation comme capacité à voir au-delà de la surface des choses. Autant dans l'œuvre littéraire que visuelle, dans ses personnages que dans ses images, cette capacité à porter une longue attention est essentielle.

Son intention n'est pas d'objectiver ce qu'il observe, au contraire, son approche tend à montrer quelle est sa relation à ce qu'il observe. Les photographies de Gracq agissent sans aucun doute comme un miroir à ses images mentales. Il n'y a ici aucune pho-

tographie qui soit un fragment autobiographique. Et c'est là que nous trouvons un autre élément essentiel de son œuvre : la mémoire et tout ce que l'on peut projeter, imaginer ou fantasmer. Les vues des Monegros, des paysages lunaires aux tonalités apocalyptiques, une sorte de fin de civilisation, en sont un exemple parmi cette sélection de photographies. Ou encore la vue des Mallos de Riglos, une image elle aussi surprenante, peut-être parce qu'elle nous renvoie directement au monde des rêves, à la place que ces images accordent à l'aventure, au merveilleux.

Dans les images sélectionnées ici, je relèverais deux aspects qui d'une certaine façon confirment et soulignent cette passion de la profondeur et de la lenteur : le choix du point de vue et la temporalité flottante.

Israel Ariño,
Julien Gracq en Ibérie (extrait).

Traduction de l'espagnol : Caroline Bénichou

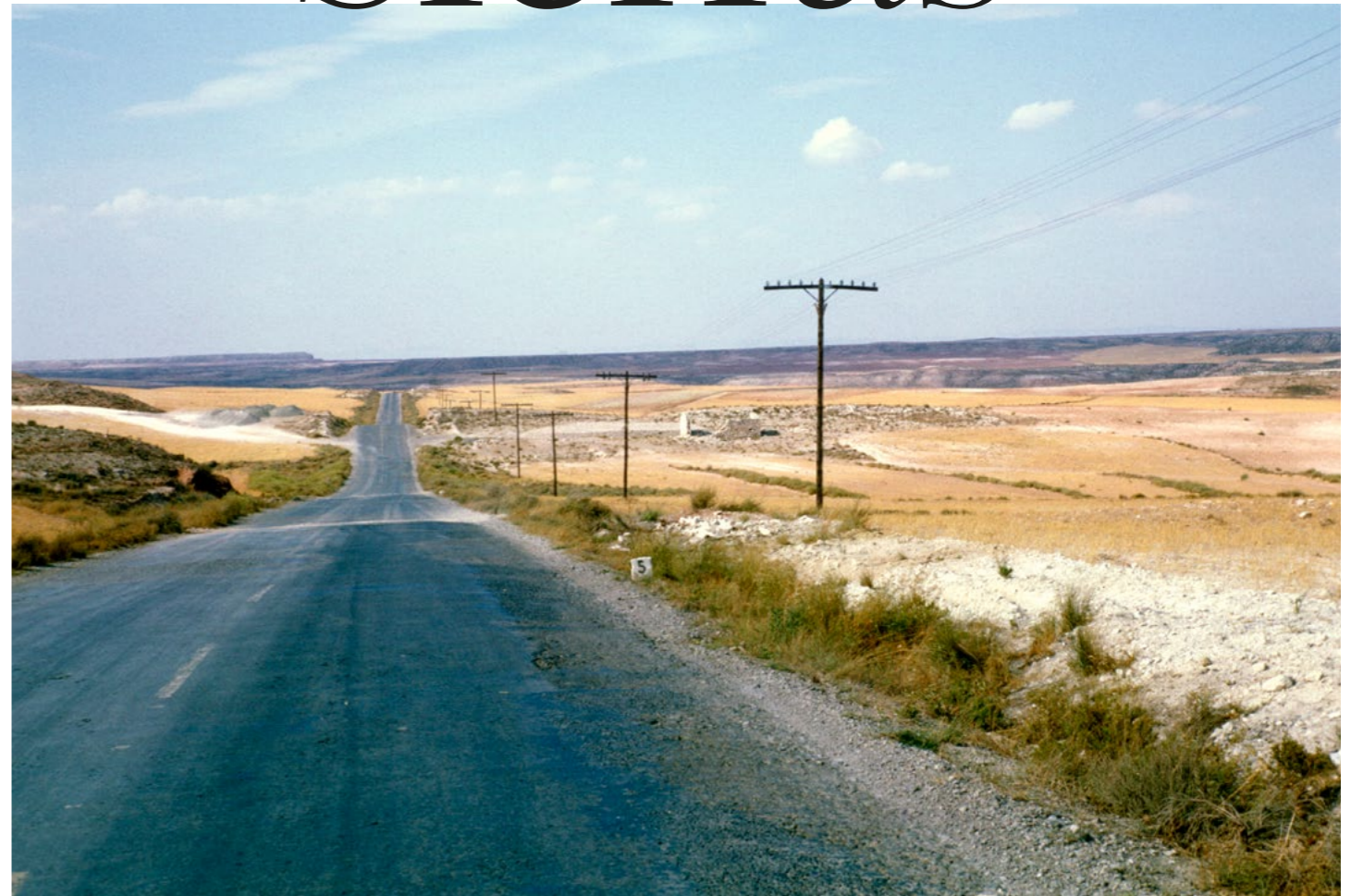


Tolède Lisbonne Lleida





Routes 1960-1976
Sierras



Paysages

*

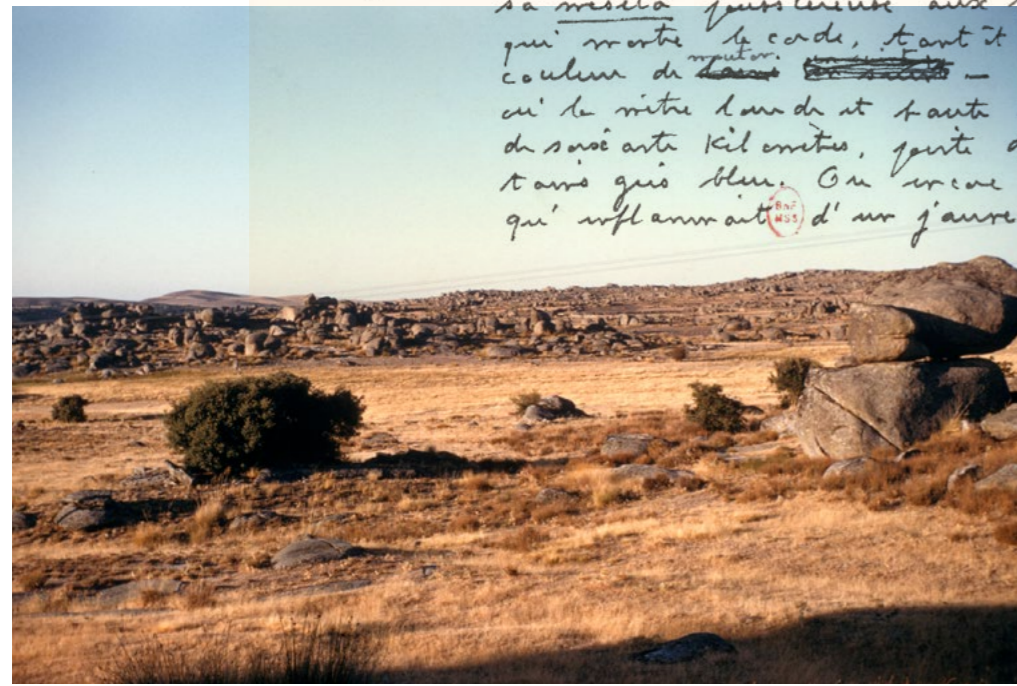
J'ai aimé rouler ~~par les routes~~ en Espagne, sur les routes secondaires ~~ou les routes principales~~ qui traversent, entre les riches vallées de l'Est, africaines et orientales, pendant des heures et des heures sans rencontrer un village. La longue route tortueuse, par exemple, qui m'a conduit toute une matinée entre Teruel et Alcañiz. La route de Burgos à Logroño. Celle qui joint Sigüenza à Soria. Le circuit zigzaguant que j'ai fait à l'ouest de Tortosa, dans les petites montagnes où s'accroissent l'Ebre, en amont de son delta. Au bout de ces routes terreuses et grisillantes, on trouvait la fraîcheur si fraîche d'Alcañiz, pareille à un puits d'ombre, ou la terrasse sous les arcades de Logroño, et le ver de la Rioja, comme une escalade après des heures de haute mer. Sur toutes les portes des serras basses s'accroissait une végétation griffue, un maquis bruisant, à demi calcaire, d'une texture fraîche et vivace, mais sans les odeurs intenses qui montent de la macchia cossue. Plus fraîche par la hauteur de la garnouille du Quercy que de la larde, poussée comme par un jet de flamme, avec quelque chose, sous le soleil, de la tristesse de nos taillis de chêne en hiver, garnis de leurs feuilles séchées encore pendantes.

Peu de souvenirs qui se construisent et s'impliquent, il n'y a, en dehors de ces boyaux africains de la serras, qui ne sont que type de route en Espagne: les grands chemins des plateaux ~~aux~~, garnis mi-gros de l'autre côté et hieraires, nous en core parce qu'on y roule à même le sol ou que parce que le rayon de route s'efface sous le soleil, et que un simple des de plateaux y domine les hauts ~~autants~~ que une montagne. La route de Valladolid à Salamanca, sa meseta poussiéreuse aux teintes roses de t'après qui montre le corde, tant et couleur de lion, tant et couleur de ~~l'autre~~ ~~l'autre~~ celle d'Avila à Sigüenza, où le nitre l'on de et haute de la cathédrale, si plus de soleil entre Kilomètres, partie déjà au dessus des hautes et ans gris bleu. On trouve la longue vallée plate qui s'embrasait ~~de~~ d'un jour ~~si~~ carde cent le soleil

ferait



LOS
Monegros



La communauté urbaine de Caen la Mer, la Ville d'Angers, la Maison Julien Gracq et l'Université d'Angers ont co-produit cette exposition originale « *Julien Gracq, l'œil géographique* » à partir des diapositives acquises par la Bibliothèque universitaire d'Angers en 2008.

—

Cette exposition est destinée à être itinérante. Début janvier 2022, elle est présentée simultanément sur deux lieux à Angers :

- à la médiathèque Toussaint (14 janvier / 5 mars), 49 rue Toussaint
- à l'Université d'Angers au Qu4tre (14 janvier / 25 février), 4 allée François Mitterrand

Cette exposition sera ensuite présentée à la bibliothèque municipale de Nantes, de juillet à septembre 2022, puis à la bibliothèque Alexis de Tocqueville à Caen, de septembre à novembre 2022. L'École normale supérieure rue d'Ulm et la BNF à Paris l'accueilleront en leurs murs au printemps 2023.

—

Remerciements aux partenaires du projet :

- Emmanuel Ruben, directeur artistique et littéraire de la Maison Julien Gracq de 2017 à 2021
- Olivier Tacheau, directeur de la bibliothèque municipale de Caen la Mer
- Marc-Edouard Gautier, directeur de la médiathèque Toussaint, Ville d'Angers
- Jérôme Villemnoz, Bibliothèque nationale de France
- Lucie Plessis, responsable des arts visuels à l'UA
- Bernhild Boie, exécutrice testamentaire de Julien Gracq
- La Ville de Caen
- La Ville d'Angers

Remerciements particuliers à l'autrice et aux auteurs

Hélène Gaudy, Israel Ariño,
Martin de la Soudière, Jacques Boislève
et Jean-Louis Tissier

Bibliographie

L'intégralité de l'œuvre de Julien Gracq est publiée aux éditions José Corti.

Au château d'Argol, 1938
Un beau ténébreux, 1945
Liberté grande, 1947
Le Roi pêcheur, 1948
André Breton, quelques aspects de l'écrivain, 1948
La littérature à l'estomac, 1949
Le Rivage des Syrtes, 1951
Prose pour l'Etrangère, 1952, 36 pages, 63 exemplaires, HC
Penthésilée, 1954 - de Kleist, traduit par Julien Gracq
Un balcon en forêt, 1958
Préférences, 1961
Lettrines, 1967
La Presqu'île, 1970
Lettrines II, 1974
Les Eaux Etroites, 1976
En lisant en écrivant, 1980
La Forme d'une ville, 1985
Autour des sept collines, 1988
Carnets du grand chemin, 1992
Entretiens, 2002

Ouvrages posthumes :

Manuscrits de guerre, 2011
Les Terres du couchant, 2014
Nœuds de vie, 2021

Les éditions Gallimard publient dans la collection de la Pléiade les œuvres complètes en deux tomes, sous la direction de Bernhild Boie.

—

L'intégralité des textes est consultable à partir des QR codes renvoyant vers les sites internet des partenaires.

—

bibliotheques.caenlamer.fr
commulysse.angers.fr
univ-angers.fr/culture
maisonjuliengracq.fr